

LE SENS RÉGLÉ PARAMÈTRE À PARAMÈTRE

PARAMÈTRE À PARAMÈTRE

GHISLAIN BOURQUE

LE REPLI PARAMÉTRIQUE

Interpréter

On rêverait de croire que la littérature se présente pareille à la musique. Offrant par le concours du texte l'équivalent d'une partition que le lecteur s'empresse d'interpréter. À la manière d'un pianiste venu exécuter une sonate, un orchestre une symphonie, le lecteur marquerait de sa compréhension, ici, un arrangement poétique, là, une répartition romanesque.

Bien sûr, une différence subsiste. En musique, de la partition à l'interprétation, un instrument s'interpose: qui donne corps et matière à la partition, lui fournit autre apparence qu'une architecture de chiffres, de notes ou de lettres. Alors qu'en littérature, du texte à son interprétation, nul instrument autre, point de délégation au profit d'une autre matière. La pratique de lecture – à moins que ce n'en soit une de réécriture – doit s'exécuter à même l'objet qui lui est offert, dans les limites de sa codification.

Si bien qu'interpréter, chez plusieurs dont Umberto Eco (vers qui nous prendrons, lors de cet exposé, plus d'un détour), dicte un travail qui vise la « représentation sémantique d'un texte » par le concours de stratégies prévisionnelles tournées du côté de l'argumentation: « Par interprétation, on entend [...] l'actualisation sémantique de tout ce que le texte, en tant que stratégie, veut dire à travers la coopération de son Lecteur Modèle » (p. 232)¹.

Où, par souci de révélation, on voit le texte en tant qu'objet qui « veut dire », et dont l'actualisation sur le seul paramètre sémantique dépend de la coopération pleine et entière du lecteur.

Ici, on ne met pas long à comprendre qu'interpréter suppose non seulement le permanent travail, pour le lecteur, de conversion sémantique (il serait en effet difficile d'actualiser sans convertir), mais aussi et surtout une orientation du sens induit par le principe de présupposition.

Une projection par transfert

Dès lors qu'il s'agit, sur le plan sémantique, d'actualiser ce que le texte veut dire, une prise en charge lectorale se présente. Et c'est à ce moment que, poussé

par son envie de coopérer, le lecteur modèle arrive. Le système élaboré par Eco, et qui catégorise le lecteur en « naïf » (quand il va vite) et en « critique » (quand il s'attarde), n'est pas des plus vérifiables. En effet, imaginer un lecteur piégé, parce que naïf, est un chose... En vérifier la présence, telle que mesurée dans la progression du texte, en est une autre. Tant il est difficile de croire que sa naïveté, étendue du début jusqu'à la fin, ne se dément pas.

Aussi, y aurait-il plus à penser que, prenant acte de ce que le texte propose, c'est entre les deux que la lecture tantôt naïve, tantôt critique, se fraie un chemin. Usant, pas moins que le texte, de stratégie. Et demeurant, lorsque le texte l'y invite ou l'y oblige, commodément ouverte.

Ce régime de discrimination, toutefois, reste maintenu; au prix, on le verra, de distorsions méthodologiques importantes. Puisque d'un lecteur objectivement localisable à l'extérieur du texte, l'analyse d'Eco, portée au compte d'une œuvre d'Alphonse Allais, intitulée « Un drame bien parisien »², offre à juger un lecteur emblématique, intégré au texte, et opérant sur un paramètre narratologique. L'écart, ici, est de taille. Comment, en effet, mesurer l'exercice de coopération lectorale dès lors que le lecteur se trouve convoqué d'une manière toute narrative...? En quoi peut-on lui prêter voix d'interprétation quand son intervention reste articulée dans la fiction...

À l'évidence une confusion dans la nature et la fonction des composants textuels utilisés échappe au contrôle théorique. Pour explicites qu'apparaissent dans le texte les convocations du narrateur et du narrataire

narrateur: « Raoul, dis-je... » (p. 44)
« Où nos amis se réconcilient comme je vous souhaite... » (p. 46)

narrataire: « Simple épisode qui, [...] donnera à la clientèle une idée... » (p. 45)

« [...] comme je vous souhaite de vous réconcilier souvent, vous qui faites vos malins ». (p. 46)

elles n'empêchent pourtant pas une conversion un brin opportuniste sur le plan méthodologique :

Pour construire un Lecteur Modèle, il faut mettre en œuvre quelques artifices sémantiques et pragmatiques. Aussi, la nouvelle tisse-t-elle tout de suite un réseau subtil de signaux illocutoires et d'effets perlocutoires, le long de son entière surface discursive. (p. 258)

Laquelle conversion autorisera Eco à établir un système de coopération non pas basé sur les relations narrateur *versus* narrataire, mais bien sur une série d'interventions figurant l'Auteur d'un côté et le Lecteur de l'autre :

- « Allais veut nous dire que le texte » (p. 258)
- « Allais pousse le lecteur à remplir le texte d'informations » (p. 258)
- « En réalité, Allais prend à contre-pied » (p. 262)
- « Comme cela, le lecteur ne se rend pas compte qu'Allais est en train de révéler, d'avance, la façon dont lui, il mélangera les cartes textuelles. » (p. 267)
- « C'est du moins ce que veut dire Allais » (p. 268)
- « Le texte, mécanisme très paresseux, a laissé au lecteur le soin d'accomplir une partie de son travail et il est persuadé que son lecteur a fait ce qu'il devait faire. » (p. 268)

Faisant, par répétitions contrôlées, dévier de leur trajectoire les relations narrateur *versus* narrataire, jusqu'à les ramener sur un terrain où non des personnages, mais des personnes (auteur *versus* lecteur) se disputent le texte.

Selon toute apparence, ici, se présente une manœuvre de transgression paramétrique, par laquelle des marques textuelles (je, client, vous) servent d'emblèmes pour des sujets venus coopérer, mais à l'extérieur du texte. Dans ce jeu de la coopération et de l'interprétation où l'un, l'auteur, interpole, et où l'autre, le lecteur, extrapole, se perd d'emblée le paramètre narratologique. Signe que le débat d'idées entre personnes consentantes vient prendre toute la place.

L'affaire texte

En la circonstance, le concept d'« interprétation » ne peut être praticable, sans référence à celui de « texte ». Et c'est dans le jeu définitoire de cette référence que va justement se comprendre la motivation au repli

paramétrique. Voyons donc ce qu'en dit Eco :

- « *Les textes sont le résultat d'un jeu d'unités sémantiques préétablies dans le champ virtuel de la sémosis illimitée* » (p. 26)
- « *Le texte n'est pas autre chose qu'une machine présuppositionnelle* » (p. 27)
- « *Tous les chapitres de ce livre concerneront le phénomène générique de la présupposition qui se définira au fur et à mesure comme une modalité de coopération interprétative* » (p. 28)³

On le constate avec aisance, pour joindre les rangs de l'interprétation (ou plutôt: pour être pris en charge par une démarche interprétative), le texte épouse les contours d'un objet à la fois unidimensionnel (« résultat d'un jeu d'unités sémantiques ») et unidirectionnel (préétablies, ces unités s'orientent à coup de présupposition). À compter d'une complète soumission au paramètre sémantique, le texte se trouve être un jeu de programmation d'idées où intention de l'auteur et interprétation du lecteur se livrent bataille – laquelle bataille peut, au demeurant, être coopérative! Dès lors, cela saute aux yeux, interpréter revient à une affaire de reconnaissance d'énoncés sémantiques déjà établis. Où nulle formulation nouvelle – échappant à l'hégémonie sémantique – ne parvient à se faire valoir, empêtré qu'est le texte à jouer sa signification dans des sens préétablis.

Avec le concours de l'intertexte, la machine présuppositionnelle peut, à coup sûr, fonctionner. Mais attention! Ce concours s'offre à proportion, non d'un échange opératoire basé sur l'emprunt d'abord, l'intégration ensuite, d'extraits venus d'ailleurs, mais de la vague résonance culturelle qui fait lire en toute reconnaissance de faits, de gestes ou d'idées. En terrain interprétatif, l'intertexte figure une réserve de sens déjà répertorié, dans laquelle puise le lecteur afin d'effectuer le remplissage sémantique nécessaire à l'expression de scénarios diégétiques utiles à la compréhension du texte. Scénarios dont l'issue se trouve jouée, parce que toujours tenue en référence, à l'avance.

Présentés de la sorte, texte et intertexte ne peuvent fonder un exercice matériellement repérable. Le sens

accordé à l'un (le texte) par l'autre (l'intertexte) se trouve trop en exclusive dépendance, non de ce qui se joue paramètre à paramètre dans le corps de l'écrit, mais de ce qui reste de l'esprit sémantique commun passé dans la culture.

Interprétation et compréhension

Par un effet de croisement pour le moins attendu, des fragments en rappel d'abord :

Par interprétation, on entend [...] l'actualisation sémantique de tout ce que le texte, en tant que stratégie, veut dire à travers la coopération de son Lecteur Modèle (p. 232);

en appel ensuite

Nous pensons que la compréhension textuelle est amplement dominée par l'application de scénarios pertinents, tout comme les hypothèses textuelles vouées à l'échec [...] dépendent de l'application de scénarios erronés et « malheureux ». (p. 101)

des fragments, donc, font lire que l'interprétation ressortit à l'intention du texte (ce qu'il « veut dire »), en autant toutefois que cette intention passe par l'application de « scénarios pertinents ».

Loin d'une lecture tournée vers ce que le texte fabrique, l'interprétation, avec la compréhension comme faire-valoir, quête dans la paramétrie sémantique l'essentiel de ses ressources. Et c'est là, sur le plan méthodologique, quelque chose de dramatiquement inobservable. Puisque entre ce qu'un texte « veut dire » et ce que, par ailleurs, il arrive à « faire », un monde d'interprétation et d'incompréhension risque de se dresser. Appliqué au texte, en effet, le concept d'intention introduit une donnée qui, proche l'exégèse, fait travailler à blanc la lecture, c'est-à-dire sans effet matériellement identifiable dans le texte.

L'interprétation a ceci de paradoxal qu'elle se veut « l'actualisation sémantique » d'un texte qui, lui-même, au départ, est donné comme « un jeu d'unités sémantiques préétablies ». Or donc, de la sémantique à la sémantique, il y a peu de chance pour que la compréhension se construise au gré de mesures textuelles identifiées sur des paramètres autres. Initiée

sur le plan sémantique, puis clôturée à la faveur d'une «cohérence interprétative» appelée «isotopie», la compréhension manifestée en régime interprétatif bénéficie d'un champ d'évolution beaucoup trop vaste et, surtout, trop peu spécifique. En sorte que la lecture, au lieu de se compromettre auprès d'aspects divers du texte, se fraie un chemin strictement balisé de façon thématique. Lequel se trouve avalisé par une logique de cohérence – toute sémantique, faut-il le rappeler – comme en témoigne l'extrait suivant:

C'est à partir du topic que le lecteur décide de privilégier ou de narcotiser les propriétés sémantiques des lexèmes en jeu, établissant ainsi un niveau de cohérence interprétative dite isotopie. (p. 116)

Ce qui, d'une certaine manière, amène à penser que l'interprétation consiste à chercher ce que l'on a déjà trouvé. Puisqu'en gros, «actualiser sémantiquement tout ce que le texte veut dire» n'est là que pour nous faire reconnaître ce qui a déjà été dit, quand bien même sous forme de présupposition... sémantique cela va de soi.

En fait, ici, ce que révèle cette allégeance tautologique qui se promène de la compréhension à l'interprétation tient à l'idée qu'il y a dans le processus de déchiffrement ou de traduction des composants textuels une sorte de redoublement conceptuel. À savoir: toute lecture étant destinée, que ce soit par voie de message, de sens ou de signification, à aboutir sur le plan *sémantique*, ce devient une misère lectorale que de ne pas pouvoir initier ces messages, sens ou signification ailleurs que sur un paramètre nommé lui aussi sémantique. Puisque cela laisse croire, sur le plan méthodologique, que la signification d'un texte est une stricte affaire de repli paramétrique.

Dès lors, comment se tirer d'embarras, sinon en cherchant à spécifier la nature même du paramètre sémantique, non pas dans son activité visant la compréhension générique mais dans son travail opératoire auprès de composants textuels. En sorte qu'il soit identifiable à un registre précis d'opérations et d'aspects textuels et, de même, qu'il n'oculte en rien le travail effectué sur d'autres paramètres.

Le théorème métatextuel: le procès d'intention

Le concept de «texte», on l'a vu, restant insuffisamment spécifié, il est malaisé de donner crédit à un concept de second niveau dont les prétentions explicites seraient de réfléchir le texte. La «*métatextualité*» se voulant dans un sens global une aptitude du texte à mettre en valeur les conditions de son exercice, il conviendra, au préalable, de définir les articulations – seraient-elles sommaires – de ce dit mode de fonctionnement.

Or, ici, rien de tel. Le métatextuel étant à peine avancé que, déjà, il se trouve formulé en théorème.

Allais veut nous dire que tout texte [...] a deux composantes, l'information que fournit l'auteur et celle que le Lecteur Modèle ajoute, la seconde étant déterminée et orientée par la première. Pour démontrer ce théorème métatextuel, Allais pousse le lecteur à remplir le texte d'informations qui contredisent la Fabula, l'obligeant à coopérer à la mise sur pied d'une histoire qui ne tient pas debout. L'échec de «Un drame» comme Fabula est la victoire de «Un drame» comme métatexte. (p. 258)

À titre de «*machine présuppositionnelle*», le texte – ainsi défini par Eco – dépend, non d'un travail intégré d'une manière paramétrique (un dispositif narratologique par exemple, où se trouveraient réglées les positions du narrateur et du narrataire), mais d'une relation présupposée s'établissant d'auteur à lecteur: – *Allais veut nous dire...*
– *Allais pousse le lecteur à remplir le texte [...] l'obligeant à coopérer*

Loin d'une analyse autorisant la saisie d'un mécanisme métatextuel, la lecture profite d'une manœuvre paratextuelle pour coller au texte un procès d'intention. Et ainsi rate un travail de coopération réglée à travers plusieurs paramètres du texte. Comme si la nécessité de faire apparaître l'interprétation devait aboutir à la construction d'un théorème, non sur le texte, mais sur la perception imposée par l'auteur à son lectorat.

Difficile ici de percevoir la dimension opératoire du concept de «*métatexte*». Celui de texte ne semblant guère précisé vis-à-vis de la *Fabula*, voire même du discours, un flottement s'installe qui autorise une

récupération par la culture des notions et de métatexte et, rétroactivement, d'intertexte.

Théorème, peut-être, mais certainement pas métatextuel! Trop peu de considérations indexent le texte dans son fonctionnement propre. Ni plus de données permettent de construire le dispositif d'autoreprésentation. En fait, l'édifice porté en théorème repose, pour l'essentiel, sur un phénomène d'interférence. Une inférence pragmatique, dirons-nous, traversée de signaux illocutoires et d'effets perlocutoires, livrés comme autant d'artifices conçus pour interpeller le lecteur. Mais, hélas, sans stratégie textuelle opératoire, c'est-à-dire qui règle la place, le lieu, l'ordre ou la fréquence des composants ainsi que leur travail, paramètre à paramètre...

L'ARTICULATION PARAMÉTRIQUE

Le parcours critique, tracé point par point, incite à penser que la lecture de « *Un drame* » n'est pas une affaire de présuppositions sémantiques négociées d'auteur à lecteurs, mais plutôt une entreprise de détection initiée par voie d'articulation paramétrique. Concurrément à toute démarche d'expression interprétative, la conduite « *détective* » construit sa compréhension dans le texte, en profitant d'une progression fictionnalisée sur divers paramètres.

Pour si peu que détecter soit compris comme procédure d'enquête, il y a lieu d'en rattacher le dessein à cette idée qui dicte par où et comment un texte se montre lisible. Alors, de proche en proche, construisant sa compréhension dans la saisie de composants qui associent leur travail à des aspects spécifiques du texte, le détecteur (ou lecteur-détective) initie un parcours. Mais cela ne va pas tout seul. Départager le champ et les stratégies de la détection de celui et de celles de l'interprétation commande une mise au point incontournable.

L'objet texte

S'agirait-il d'une retrempe, qu'il n'en demeure pas moins qu'à cet essentiel objet il faille donner corps de définition et âme opératoire. Sans quoi, on risquera de s'essouffler à trop vouloir courir après une lecture

qu'on n'aura guère eu le loisir de théoriquement légitimer. Quant au texte, donc, il faut entendre: *Un lieu opératoire autorisant un ou plusieurs parcours allant d'un énoncé d'ouverture à un énoncé de clôture, sans fermeture obligée*⁴.

Corollaires à cette définition, des spécifications viennent régler la perspective d'application:

- d'abord, à titre de « *lieu opératoire* », le texte accueille des opérations agissant sur divers aspects du texte – ici nommés paramètres – dans le but de produire toutes sortes d'effets;
- ensuite, et d'une manière pleinement consécutive, l'identification d'un parcours résulte d'un réglage paramétrique suivi: lequel réglage promeut, en quelque sorte, une spécifique lisibilité;
- enfin, il paraît essentiel de souligner, ici, le caractère provisoire de tout parcours. En ce sens, où il peut advenir qu'un énoncé d'ouverture serve de clôture pour un parcours précédent ou bien encore qu'un de clôture joue d'ouverture pour un subséquent; voire aussi qu'un autre puisse régler sa trajectoire à partir d'énoncés çà et là saisis dans plusieurs autres parcours. Bref, cela laisse entendre que le texte ne présente en soi rien de définitif. Et que s'il paraît, en certaines circonstances, clôturé, cela ne laisse nullement entendre pour autant qu'il soit fermé.

De par sa nature, faut-il le signaler, le texte opère sur divers paramètres dont certains occupent, en des moments précis, selon l'effet désiré, plus de place. À l'emploi de la détection, il devient, dès lors, moins pertinent de présupposer ce que le texte veut dire que, derechef, de référer à ce qu'il fait. Et ainsi, de là même, construire méthodiquement son sens. À terme, pourquoi pas, aussi bien l'énoncer en clair: ce qu'un texte finit par dire se veut le strict résultat de ce qu'avec plus ou moins de rigueur il a construit!

Quant aux paramètres dont le mérite réside à spécifiquement identifier l'aspect du texte (mot, phrase, paragraphe, chapitre, etc.) qui prête à construction, nous pouvons – sans pour autant prétendre à l'exhaustivité – les regrouper dans quatre larges registres.

1. Registre de la matérialité des mots, qui regarde des aspects touchant ici la lettre – *paramètres grammaticale* et *graphique* –, là le son – *paramètre phonique* –, ailleurs la lettre et le son – *paramètre lexical*.
2. Registre de la conceptualité des mots, qui enregistre toutes considérations de sens quant à la filiation des mots – *paramètre étymologique* –, leur contenu – *paramètre sémantique* –, leur parcours (réseau) d'idées – *paramètre thématique*.
3. Registre de l'assemblage grammatical de mots, qui concerne la disposition et la distribution ici en phrase, là des phrases. À savoir le *paramètre syntaxique*. Lequel, par extension et lorsque réglé de manière versificatoire, donne les *paramètres métrique* et *prosodique*.
4. Registre des enchaînements et structures qui touchent autant les règles et contraintes inhérentes à la cohérence et à la cohésion d'un texte – *paramètre logique* –, que les structures garantissant l'édification d'un récit – *paramètre narratologique*.

Ces registres, qui ont pour mérite, rappelons-le, d'identifier l'aspect du texte investi d'un travail spécifique, ne livrent pas à eux seuls la valeur de signification des composants mis en cause. Tout juste, ils désignent l'aspect à compter duquel sera initiée l'entreprise de valorisation d'un ou de plusieurs composants textuels. Consécutivement, il faudra, pour affirmer cette valeur qui, en définitive, se résume à un travail de construction du sens, aménager des dispositifs aptes à régler le mode de manifestation paramétrique. Ce n'est, en effet, qu'en vertu de réglages textuellement affirmés que peut se penser la valeur d'un composant textuel repéré sur tel ou tel paramètre. Par eux seulement, le sens prend force et relief.

Selon cet intérêt qui promet de mieux faire voir l'organisation en parcours de spécifiques composants textuels, il revient d'établir la nature et la fonction des

réglages opérant dans le cours d'un texte. À ce titre, quatre dispositifs précisent au mieux le travail par les soins duquel un composant acquiert ou construit sa valeur.

1. Le lieu: portion déterminée de l'espace textuel, ce premier dispositif délimite le terrain (contexte, région textuelle, etc.) sur lequel se manifeste tel ou tel jeu paramétrique. Que cela concerne un composant venu d'ailleurs (un intertexte), ou bien encore reconnu de souche (intratexte), il est de première importance de signaler, à l'endroit d'un composant, le lieu dans lequel il évolue (syntagme, phrase, etc.; mais aussi poème, roman, article, message publicitaire, etc.).

2. La place⁵: partie d'un espace ou d'un lieu textuel, ce second dispositif vient déterminer, à l'endroit d'un ou de plusieurs composants, un mode d'occupation spécifique. Qu'il s'agisse du titre dans un roman, de rimes dans un poème, ou de bulles dans une bande dessinée, le réglage de la place commande un ensemble de relations faites pour établir un parcours. Manifestées, dans des lieux bien circonscrits, les places occupées sous influence paramétrique règlent de bien des façons l'apparition du sens.

3. L'ordre: disposition et distribution de places au sein de l'espace textuel, le dispositif d'ordre signale les figures de relation que des composants entretiennent dans le texte. Qu'un ensemble de composants soit agencé sur un paramètre, ou éparpillé sur plusieurs, un réglage chorégraphique se présente qui oriente la compréhension, c'est-à-dire qui fait apparaître le sens selon un agencement paramétrique déterminé. Qu'il soit textuellement question de contrepèteries, de structure de contes merveilleux ou de calligrammes, l'ordre indexe sur des paramètres divers – phonique, narratologique et graphique – le chemin de lecture à parcourir.

4. La fréquence: qu'un travail paramétrique se présente sur un ou plusieurs composants textuels, il est requis de savoir par combien d'occurrences,

réurrences ou cooccurrences il se manifeste. Le dispositif de fréquence permet cette comptabilité textuelle, qui règle par détermination ou par surdétermination la valeur d'un composant. Qu'il soit question de déterminer l'efficacité d'un refrain ou le suivi accordé à une idée – ou, si on veut, de toute manifestation paramétrique autre –, le réglage fréquentiel permettra d'évaluer l'importance accordée à tel ou tel composant textuel.

Réglages		DISPOSITIFS			
		LIEU	PLACE	ORDRE	FRÉQUENCE
Registres paramétriques	Paramètres				
	GRAMMATIQUE				
	GRAPHIQUE				
	PHONIQUE				
	ÉTYMOLOGIQUE				
	SÉMANTIQUE				
	THÉMATIQUE				
	SYNTAXIQUE				
	MÉTRIQUE				
	LOGIQUE - cohérence - cohésion				
NARRATOLOGIQUE					

Détecteur de valeur textuelle

Pareil tableau, loin d'œuvrer à la manière d'un sésame, figure en tant qu'atelier propre à faire surgir les conditions de production de sens. Selon l'activité d'un ou de plusieurs paramètres, la valeur d'un composant textuel peut être détectée, reconnaissant de fait celui-ci à titre de porteur de sens. Pour que, de proche en proche, une fois déterminée la valeur d'un composant vis-à-vis d'un autre, s'élabore un parcours à dominante, ici grammaticale, là sémantique, ailleurs syntaxique ou logique.

Pour s'en convaincre, mais sans toutefois construire jusqu'au « parcours », activons la démarche détectrice à l'endroit d'un énoncé peu banal commis par Raymond Devos :

*Les Arabes du Caire sont antisémites,
et les sémites sont anti-Caire.*

Réglages		DISPOSITIFS			
		LIEU	PLACE	ORDRE	FRÉQUENCE
Registres paramétriques	Paramètres				
	GRAMMATIQUE		«Anti-Caire» • Lisible une 2e fois		
	GRAPHIQUE		antiquaire occupant une même place (en superposition)		
	PHONIQUE				
	ÉTYMOLOGIQUE			Sémites et Caire	
	SÉMANTIQUE			registre antithétique	
	THÉMATIQUE				
	SYNTAXIQUE		antisémites versus anti-Caire	Chiasme gauchi ...antisémites ...anti-arabes	
	MÉTRIQUE		occupant une même place		
	LOGIQUE - cohérence - cohésion			incohérence rattrapée par force cohésive:	
NARRATOLOGIQUE			antiquaire métiers raciste		

Ce réglage, paramètre à paramètre, permet de voir un surcroît de valeur à « anti-Caire » pour la raison que son sens se trouve réglé sur plusieurs paramètres :

- sur ceux graphique et phonique d'abord, quant à la place occupée – la même – dans la deuxième partie de l'énoncé (ici « anti-Caire » verse phoniquement dans un autre vocable, *antiquaire*);
- sur celui syntaxique ensuite, pour une raison de place occupée (la récurrence formulatoire « *anti-sémites versus anti-Caire* » se situant en place identique dans les deux parties de l'énoncé): et pas moins pour une raison d'ordre quand le chiasme subit un glissement lexical, autorisant la présence d'*anti-Caire*, là où, par symétrie, l'on attendrait *anti-arabes*!
- sur celui thématique où, par répercussion, *anti-Caire* fait bifurquer de la référence politique. Par changement, disons, de catégorie thématique (« *sémite* » étant un groupe ethnique, alors que « *Caire* » désigne une ville);
- sur celui logique enfin, en vertu duquel une incohérence sémantique (*antisémites versus anti-Caire*) ramène à un effort de cohésion qui fait communiquer les deux niveaux de référence: si les sémites ont un métier (*antiquaire*), les arabes aussi (*racistes*).

Démarche de détection

Alors que la démarche d'interprétation s'affaire à exprimer sur le seul paramètre sémantique une voie privilégiée d'accès au sens, celle de détection emprunte une avenue qui, sans négliger le paramètre sémantique, met en relief divers aspects du travail du texte.

Avec ici l'idée que toute détection quête la lisibilité d'un texte dans ce qu'il construit de plus efficace, il s'agit de quitter le champ de la

présupposition sémantique, afin que soient mieux relevées les mesures qui, paramètre à paramètre, dressent les positions du texte. À ce titre, certains, parce que dominants, sont plus en vue.

Objet d'appréciation mesurée, le «sens» se définira au titre d'*orientation d'un ou de plusieurs composants textuels liée aux efforts d'une mise en perspective du travail paramétrique via une distribution opératoire des mécanismes assurant le réglage de ce dit travail.*

Voilà qui, en contexte, permet de détecter du sens. La mise en perspective du travail paramétrique, en effet, dicte sous quel angle un composant textuel présente son meilleur jour, qu'il soit phonique, sémantique, syntaxique, thématique, graphique, narratologique, etc. Ce que, paramètre à paramètre, selon l'aménagement d'un ou de plusieurs dispositifs de réglage (lieu d'apparition, place occupée, ordre de distribution et fréquence de manifestation), une distribution opératoire rendra lisible, ou scriptible, en vertu de l'efficacité textuelle réalisable.

Si la valeur se définit comme la mesure qui permet de fixer le cours du sens, le sens, quant à lui, doit être considéré comme le terme abouti de la valeur. Comme ce qui reste une fois l'échange advenu. Qui reste et qui oriente la compréhension du texte. Suite à quoi, il conviendra de soutenir que le sens géré en territoire de cohérence puise sa valeur dans le déterminisme sémantique et thématique; alors que celui apparu en territoire de cohésion se nourrit de toutes articulations de paramètres autres. Les deux

COHÉRENCE

La cohérence doit être considérée comme un système logique défini par la force de liaison thématique et sémantique, selon laquelle des idées s'enchaînent en raison directe de leur hégémonie paramétrique et de leur distribution linéaire (c'est-à-dire, pour le second critère, en raison inverse de leur désordre référentiel).

Régie par des règles (répétition, relation, progression, non-contradiction), la cohérence prend son sens lorsqu'elle opère en appui sur le pouvoir de présupposition des idées.

COHÉSION

Non moins logique, la cohésion peut être considérée comme un système évoluant à l'envers de la cohérence. À ce titre, il faudra la considérer comme une force d'adhésion par les vertus de laquelle des composants textuels s'attirent et s'articulent, en raison directe de leur éclectisme paramétrique et en raison inverse de leur distribution linéaire.

Évoluant sous contraintes (lesquelles sont tout autant illimitées que provisoires), la cohésion tire sa motivation de l'élaboration de parcours faisant arriver le sens à rebours de ce que la cohérence invoque.

s'employant à se disputer, sur le terrain de la fiction, l'espace logique conféré au texte.

Au contraire de la cohérence, la cohésion répond d'une force qui ne cultive pas d'exclusivité paramétrique. Toutefois, on pourra remarquer qu'elle parvient à se signaler avec d'autant plus de rigueur et de singularité qu'elle mobilise des composants œuvrant sur des paramètres textuels autres que ceux sémantique et thématique. Cela se comprend selon le principe qui veut qu'en se faisant détecter sur des paramètres grammaticale, phonique, syntaxique, narratologique, logique, etc., elle échappe à l'immédiate substitution de sens (ou traduction par l'idée) qui fonde l'exercice de lecture engagée dans le système de la cohérence. Et ainsi se trouve dans une position plus avantageuse pour donner à lire un dispositif d'alliances plus apte (parce que moins assujetti à l'idée d'une mécanique conversion sémantique) à nourrir un parcours singulier, au sein duquel, faut-il le préciser, le sens serait initié d'une manière tout autre. Car ce qui mérite d'être souligné, dès l'instant où la lecture s'engage dans un régime de cohésion, n'est pas tant que le sens disparaisse, mais que désormais son apparition soit tributaire du travail et du lieu par où et comment il se présente.

La leçon du texte

Avec, tout auprès, l'idée qu'«interprétation» et «détection» se disputent la compréhension du texte, la

présente démarche peut ensuite départager les efforts de stratégie que chacun des deux mécanismes supporte.

L'interprétation devant servir à fixer au mieux le sens et la valeur d'un texte, elle risque gros quand, pour arriver à ses fins, elle mise sur le concept d'*intention* : ici de l'auteur, là du lecteur, ailleurs du texte. Non opératoire sur le plan matériel, l'intention tire vie et santé d'une alimentation sur le strict plan présuppositionnel. En ce sens qu'elle se veut un recouplement d'inférences lancées en travers du texte dans le but d'éprouver les participations tantôt de l'auteur, tantôt du lecteur. Lesquelles inférences restent, confusément, à distance du travail du texte.

De fait, l'intention participe plus à l'affabulation du récit qu'à la compréhension textuelle. Elle relève autrement d'une prise en charge de la valeur d'un écrit – voyez comme l'auteur est intelligent! et comme il se joue du lecteur... –, que de la détection du travail du texte. Vibrant courtier de la tentation textologique, le concept d'intention fait son chemin en travers d'une lecture oscillant entre interpolation et extrapolation :

- ici, sous couvert de présuppositions sémantiques et de références à l'auteur, la lecture introduit des données qui infléchissent le cours du texte ;
- là, par recours aux implications pragmatiques, la lecture vient décider de la place à occuper par le lecteur et du type de coopération dont celui-ci doit faire preuve vis-à-vis du texte.

Avec l'interprétant comme porte-drapeau, l'interprétation s'échine à convertir la moindre activité textuelle en délibération sémantique. Convaincue que le texte offre plus à dire qu'à faire, elle invite, motivée en cela par l'obligation de coopérer, à mettre en valeur sa lecture, au détriment de la lisibilité. Appelée à participer à une opération quasi exégétique (le texte étant, de ce point de vue, une machine présuppositionnelle), pour ne pas dire patristique (du sens existe, allons voir comment il se manifeste), l'interprétant modèle s'emploiera plus à fixer du sens au gré de stratégies sémantiques qu'à

détecter par où et comment le texte se laisse lire, se fait comprendre.

Dans le camp de l'*interprétation*, il n'est pas vain de rappeler que la compréhension est tributaire de «l'actualisation sémantique de tout ce que le texte veut dire à travers la coopération de son lecteur modèle» (p. 232). Ce qui implique, aux dires d'Eco, un va-et-vient lecture-écriture visant, par le lecteur, l'application de scénarios pertinents.

En raison de quoi, par présuppositions contrôlées, la lecture vient se régler dans un réseau de références, ici, qui ont trait à l'intention du texte, là, qui regardent la convocation de l'auteur. Le tout assemblé sous couvert d'hégémonie sémantique, tant il est entendu qu'interpréter revient à juger la valeur de cohérence d'un texte en le dotant de significations présupposées. Cela laissant croire que le sens, vraisemblable facteur de compréhension, est plus affaire de reconnaissance que de connaissance nouvelle.

Dans le camp de la *détection*, il paraît opportun de signaler que la compréhension participe moins d'une entreprise de harcèlement sémantique que d'une de décèlement paramétrique. En fait, détecter réfère à un exercice de détermination des composants textuels en raison de leur coopération et de leur articulation paramétriques. Ici, pas d'hégémonie sémantique. Le sens de partout peut être initié.

Tirant profit de son attention au texte, la lecture procède avec rigueur et exactitude au relevé des faits permettant l'élaboration de parcours. Employée dans un travail discret de construction du sens, elle motive la compréhension dans un avis de stricte investigation : établir la valeur de cohésion d'un texte en articulant son travail paramétrique. Pour faire apparaître du sens, quand bien même issu d'un lieu où il n'était pas attendu. Du sens, en somme, non pas redevable d'un commerce présuppositionnel, mais plutôt rattaché aux forces veillant à l'activation de tout composant textuel, et qui combinent le contexte d'intervention, la place occupée tout alentour, l'ordre de disposition comme de distribution, de même que la fréquence de manifestation.

NOTES

1. U. Eco, *Lector in Fabula*, Paris, Éd. Carusset et Fasquelle, coll. « Livre de Poche », 315 p.
2. A. Allais, « Un drame bien parisien », dans *À se tortre*, *Œuvres Anthumes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989. Texte placé en annexe.
3. Dans tous les passages cités, c'est moi qui souligne.
4. Le « texte » étant un lieu opératoire autorisant un ou plusieurs parcours allant d'un énoncé d'ouverture à un énoncé de clôture, sans fermeture obligée, dont la fermeture peut être provisoire... l'on définira le « contexte » comme ce qui vient avec le parcours... ce qui en crée un appui de référence, *i.e.* lieu où les opérations se présentent, défini selon des circonstances et les conditions textuelles d'apparition : intra, inter, méta, infra, hyper, hypo-textuelles.
Parler du contexte, c'est parler du lieu qui donne la perspective à ce qui se passe. Laquelle perspective communique au texte un relief particulier, qu'il soit sémantique, thématique, phonique, grammatique, logique, etc., offrant ainsi les conditions textuelles de la lisibilité du parcours en jeu...
5. Jean Ricardou qui, dans le développement de sa « textique », fait de la *place* un paramètre (le paramètre « topique » pour ne pas le nommer), a servi sous cet aspect une définition d'importance. Détaillée dans ce qu'il a nommé des chorismes, la *place a*, en toute rigueur, autorisé la mise au point de quatre types précis d'occupation :
 - parachorismes : occupations voisines ;
 - antichorismes : occupations opposées ;
 - hyperchorismes : occupations superposées ;
 - isochorismes : occupations symétriques.Ces types d'occupation qui, au demeurant, déterminent autant de liens spécifiques entre composants du texte, ne peuvent, à titre de dispositifs, être contestés. Sauf qu'ici, ce n'est pas tant à les considérer comme essentiels rouages d'un même paramètre qu'on va s'employer, mais plutôt comme distinctifs réglages appliqués à l'un ou l'autre des paramètres activés par le texte. Pour faire bref, nous dirons que la *place* n'est pas un paramètre, mais qu'elle est l'une des dispositions par lesquelles se règle l'activité paramétrique.

ANNEXE

UN DRAME BIEN PARISIEN

Chapitre 1

Où l'on fait connaissance avec un Monsieur et une Dame qui auraient pu être heureux, sans leurs éternels malentendus.

« O qu'il ha bien sceu choisir, le challan ! »
Rabelais

À l'époque où commence cette histoire, Raoul et Marguerite (un joli nom pour les amours) étaient mariés depuis cinq mois environ.

Mariage d'inclination, bien entendu.

Raoul, un beau soir, en entendant Marguerite chanter la jolie romance du colonel Henry d'Erville :

L'averse, chère à la grenouille

Parfume le bois rajeuni.

... Le bois, il est comme Nini.

Y sent bon quand y s'débarbouille.

Raoul, dis-je, s'était juré que la divine Marguerite (diva Margarita) n'appartiendrait jamais à un autre homme qu'à lui-même.

Le ménage eût été le plus heureux de tous les ménages, sans le fichu caractère des deux conjoints.

Pour un oui, pour un non, crac ! une assiette cassée, une gifle, un coup de pied dans le cul.

À ces bruits, Amour fuyait éploré, attendant, au coin d'un grand parc, l'heure toujours proche de la réconciliation.

Alors, des baisers sans nombre, des caresses sans fin, tendres et bien informées, des ardeurs d'enfer.

C'était à croire que ces deux cochons-là se disputaient pour s'offrir l'occasion de se raccommoier.

Chapitre 2

Simple épisode qui, sans se rattacher directement à l'action, donnera à la clientèle une idée sur la façon de vivre de nos héros.

« Amour en latin faict amor.
Or donc provient d'amour la mort
Et, par avant, soulcy qui mord,
Deuils, plours, pièges, forfaitz, remord... »
(Blason d'amour)

Un jour pourtant, ce fut plus grave que d'habitude.

Un soir plutôt.

Ils étaient allés au Théâtre d'Application, où l'on jouait, entre autres pièces, *L'Infidèle*, de M. de Porto-Riche.

- Quand tu auras assez vu Grosclaude, grincha Raoul, tu me le diras.

- Et toi, vitupéra Marguerite, quand tu connaîtras Mademoiselle Moréno par cœur, tu me passeras la lorgnette.

Inaugurée sur ce ton, la conversation ne pouvait se terminer que par les plus regrettables violences réciproques.

Dans le coupé qui les ramenait, Marguerite prit plaisir à gratter sur l'amour-propre de Raoul comme sur une vieille mandoline hors d'usage.

Aussi, pas plutôt rentrés chez eux, les belligérants prirent leurs positions respectives.

La main levée, l'œil dur, la moustache telle celle des chats furibonds, Raoul marcha sur Marguerite, qui commença dès lors à n'en pas mener large.

La pauvre s'enfuit, furtive et rapide, comme fait la biche en les grands bois.

Raoul allait la rattraper.

Alors, l'éclair génial de la suprême angoisse fulgura le petit cerveau de Marguerite.

Se retournant brusquement, elle se jeta dans les bras de Raoul en s'écriant :

- Je t'en prie, mon petit Raoul, défends-moi !

Chapitre 3

Où nos amis se réconcilient comme je vous souhaite de vous réconcilier souvent, vous qui faites vos malins.

« Hold your tongue, please ! »

Chapitre 4

Comment l'on pourra constater que les gens se mêlant de ce qui ne les regarde pas feraient beaucoup mieux de rester tranquilles.

« C'est épatant ce que le monde
deviennent rosse depuis quelque temps ! »
(Paroles de ma concierge
dans la matinée de lundi dernier)

Un matin, Raoul reçut le mot suivant :

« Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre femme en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Elle y sera masquée et déguisée en pirogue congolaise. À bon entendeur, salut ! »

Un ami.

« Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre mari en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Il y sera masqué et déguisé en Templier fin de siècle. À bonne ententeuse, salut ! »

Une amie.

Ces billets ne tombèrent pas dans l'oreille de deux sourds.

Dissimulant admirablement leurs desseins, quand arriva le fatal jour :

- Ma chère amie, fit Raoul de son air le plus innocent, je vais être forcé de vous quitter jusqu'à demain. Des intérêts de la plus haute importance m'appellent à Dunkerque.

- Ça tombe bien, répondit Marguerite, délicieusement candide, je viens de recevoir un télégramme de ma tante Aspasia, laquelle, fort souffrante, me mande à son chevet.

Chapitre 5

Où l'on voit la folle jeunesse d'aujourd'hui tourner dans les plus chimériques et passagers plaisirs, au lieu de songer à l'éternité.

« Mai vouéli vière pamens :
La vido es tant bello ! »
Auguste Marin

Les échos du *Diable boiteux* ont été unanimes à proclamer que le bal des Incohérents revêtit cette année un éclat inaccoutumé.

Beaucoup d'épaules et pas mal de jambes, sans compter les accessoires.

Deux assistants semblaient ne pas prendre part à la folie générale : un Templier fin de siècle et une Pirogue congolaise, tous deux hermétiquement masqués.

Sur le coup de trois heures du matin, le Templier s'approcha de la Pirogue et l'invita à venir souper avec lui.

Pour toute réponse, la Pirogue appuya sa petite main sur le robuste bras du Templier, et le couple s'éloigna.

Chapitre 6

Où la situation s'embrouille.

« - I say, don't you think the rajah laughs at us ?
- Perhaps, sir. »
Henri O'Mercier

- Laissez-nous un instant, fit le Templier au garçon de restaurant, nous allons faire notre menu et nous vous sonnerons.

Le garçon se retira et le Templier verrouilla soigneusement la porte du cabinet.

Puis, d'un mouvement brusque, après s'être débarrassé de son casque, il arracha le loup de la Pirogue.

Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre.

Lui, ce n'était pas Raoul.

Elle, ce n'était pas Marguerite.

Ils se présentèrent mutuellement leurs excuses, et ne tardèrent pas à lier connaissance à la faveur d'un petit souper, je ne vous dis que ça.

Chapitre 7

Dénouement heureux pour tout le monde, sauf pour les autres.

« Buvons le vermouth grenadine
Espoir de nos vieux bataillons. »
Georges Auriant

Cette petite mésaventure servit de leçon à Raoul et à Marguerite.

À partir de ce moment, ils ne se disputèrent plus jamais et furent parfaitement heureux.

Ils n'ont pas encore beaucoup d'enfants, mais ça viendra.